

L'Arétin et Michel-Ange

L'Arétin propose à Michel-Ange sa propre vision du jugement dernier. L'artiste répondra deux mois plus tard par une fin de non-recevoir polie, arguant qu'il est trop avancé en besogne pour pouvoir s'inspirer de la « description » de l'Arétin.

Lettere, I, 193, p. 277-79, 15 septembre 1537.

Au DIVIN MICHEL-ANGE.

De même, Homme vénérable, qu'il est honteux pour une réputation et que c'est pour l'âme un péché que de ne pas songer à Dieu, de même, pour qui possède vertu et jugement, est-ce faire injure à l'une et déshonorer l'autre que de ne pas vous révéler, vous qui êtes un réceptacle de merveilles, la cible où les étoiles, rivalisant de faveur, ont dardé toutes les flèches de leurs grâces. Aussi, dans vos mains vit occulte l'Idée d'une nouvelle nature, grâce à laquelle la difficulté des contours (pierre de touche d'une parfaite maîtrise des subtilités de la peinture) s'avère pour vous si facile que, dans les contours du corps humain, vous atteignez à la fin ultime de l'art : une perfection dont l'art lui-même s'avoue incapable, car le contour, comme vous le savez, doit se circonscrire lui-même et finir de manière qu'en montrant ce qu'il ne montre pas, il puisse laisser deviner les choses comme les laissent deviner les figures de la Chapelle Sixtine pour un spectateur sachant plutôt juger que simplement regarder.

Or donc, moi qui par la louange et l'infamie ai divulgué la plupart des mérites et des démérites du monde, afin de ne pas réduire à néant le peu que je suis, je vous salue : ce que je n'oserais faire si mon nom, bien accueilli par les oreilles de tous les princes, n'avait ainsi perdu beaucoup de son indignité. Et il est de mon devoir de vous révéler à ce point, car le monde compte beaucoup de rois, mais n'a qu'un seul Michel-Ange. C'est un grand miracle que la nature, qui ne peut rien placer si haut que vous ne puissiez l'atteindre par votre travail, ne sache pas imprimer à ses propres œuvres la majesté inhérente à la puissance incomparable de votre style et de votre ciseau : de sorte que qui voit Michel-Ange se moque de n'avoir pas vu Phidias, Apelle et Vitruve, dont les génies ne furent que l'ombre du vôtre. Je considère qu'il est heureux pour Parrhasios et les autres peintres anciens que le temps n'ait pas permis à leurs œuvres de survivre jusqu'à nous ; car le crédit que nous accordons à ce que claironnent les textes sur eux fait que nous nous abstenons de vous décerner la palme de sculpteur unique, de peintre unique et d'architecte unique qu'eux-mêmes vous attribueraient, s'ils avaient accès au tribunal de nos yeux. Mais s'il en est ainsi, pourquoi ne pas vous contenter de la gloire que vous avez acquise jusqu'ici ? Il me semble à moi qu'il devait vous suffire d'avoir vaincu les autres par vos œuvres antérieures. Mais j'entends dire qu'avec la fin du monde que vous êtes en train de peindre, vous comptez surpasser le commencement du monde que vous aviez déjà peint, afin que vos peintures victorieuses de vos propres peintures vous apportent le triomphe sur vous-même.

Mais qui ne serait effrayé de mettre son pinceau à l'épreuve d'un sujet aussi terrible ? Je vois au milieu des foules l'Antéchrist, sous des traits que vous seul pouviez imaginer. Je vois l'épouvante au front des vivants. Je vois le soleil, la lune et les étoiles donner des signes annonciateurs de leur prochaine extinction. Je vois le feu, l'air, la terre et l'eau comme exhaler leur dernier souffle. Je vois là, à l'écart, la nature terrifiée, stérilement ramassée dans la décrépitude de l'âge. Je vois le temps desséché et tremblant, désormais parvenu à son terme, assis sur un tronc d'arbre sec. Et tandis que j'entends les trompettes des anges secouer les cœurs dans toutes les poitrines, je vois la vie et la mort en proie à une épouvantable agitation, l'une s'évertuant à relever les morts tandis que l'autre s'occupe à abattre les vivants. Je vois l'espoir et le désespoir guidant, l'un les légions des bons, l'autre les foules des

coupables. Je vois, coloré par les rayons issus des purs feux célestes, le spectacle des nuages sur lesquels, entouré de ses milices, trône le Christ ceint de splendeurs et de terreurs. Je vois son visage resplendir et, lançant des flammes d'un éclat à la fois joyeux et terrible, remplir d'allégresse les âmes bien nées et d'effroi les mauvaises. Je vois, dans le même temps, les ministres de l'abîme, à l'aspect horrible, bafouer César et les Alexandre pour la plus grande gloire des martyrs et des saints, car s'être vaincu soi-même est une tout autre chose que d'avoir vaincu l'univers. Je vois la renommée, ses couronnes et ses palmes foulées aux pieds, précipitée là entre les roues de ses chars. Et enfin je vois sortir de la bouche du fils de Dieu la grande sentence : je vois celle-ci sous la forme de deux flèches, l'une porteuse de salut et l'autre de damnation, et tandis que je les vois voler vers le bas, je les entends dans leur élan furieux heurter la machine de l'univers et, dans de terribles grondements de tonnerre, la briser et démanteler. Je vois les lumières du paradis et les fournaies de l'abîme fendre les ténèbres qui ont voilé l'atmosphère, et pour finir, en me représentant ainsi par la pensée le spectacle de la ruine du dernier jour, je me dis en moi-même : « si on tremble de terreur en contemplant l'œuvre de Buonarroti, de quelle terreur ne tremblera-t-on pas quand nous nous verrons juger par celui qui doit nous juger ? »

Votre Seigneurie ne pense-t-elle pas que le vœu que j'ai fait de ne plus jamais revoir Rome mériterait d'être rompu pour satisfaire à la volonté que j'ai de voir une telle composition ? J'aime mieux faire mentir la résolution que j'avais prise que faire injure à votre vertu, que je prie d'agréer le désir que j'ai de la célébrer.

L'Arétin, *Sur la poétique, l'art et les artistes (Michel-Ange et Titien)*,
Paris, Les Belles Lettres, 2003, éd. Paul Larivaille, p. 20-23.

